

À l'ombre des oliviers



SABRINA NOGUERA

Sabrina Noguera

À l'ombre des oliviers

© Sabrina Noguera, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1556-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Berlou, 1958

Le printemps était déjà bien avancé, les coquelicots recouvraient les champs. Les arbres faussement endormis commençaient à bourgeonner pour laisser place à de nouvelles feuilles, qui d'ailleurs en cette période de l'année ne tarderaient pas à éclore. Les fleurs des orangers parfumaient les rues, les oiseaux chantaient différentes mélodies en cette saison des amours. Anaïs Causse, assise à même le sol dans son salon, observait les comprimés qu'elle tenait dans la paume de sa main. Depuis combien de temps les serrait-elle ainsi ? Cela devait faire plusieurs heures au vu de la couleur de celle-ci, la transpiration avait fait fondre une partie des comprimés, laissant apparaître une tache grège sur sa peau. Serait-elle capable d'en finir aujourd'hui ?

Des souvenirs enfouis refaisaient surface et la douleur qu'ils provoquaient était insupportable, elle avait tout gâché et n'arrivait plus à avancer. L'amour de chacun aurait dû compter davantage que ces histoires de vignoble et de propriété. Ce père, cet homme très exigeant et orgueilleux, avait tout prévu pour elle, une union avec un viticulteur, une habitation non loin du domaine familial, une vie à laquelle elle n'aspirait pas mais dont elle pensait pouvoir se contenter pour conquérir son cœur. Ce père qui l'avait souvent rejetée car elle n'était pas un garçon et tout cela pourquoi ? Pour rien, aujourd'hui ses rapports avec lui étaient pires, il ne lui adressait même plus la parole. Depuis des générations, l'intérêt du vignoble était toujours passé avant tout. Son père ne se cachait pas d'ailleurs de raconter qu'il avait épousé sa mère car elle possédait à l'époque des terres qui lui avaient permis de s'agrandir. L'amour entre eux était né bien plus tard, au fil du temps. Après la guerre, il s'était acharné au travail pour refaire fructifier son exploitation et il avait été hors de question pour lui d'envisager de vendre. Anaïs en avait marre de se plier aux exigences de son père. Quand cela allait-il cesser ?

Cette fois, elle en avait fini. Elle avait déjà bu plus de la moitié de la bouteille du meilleur millésime de leur domaine et s'apprêtait à avaler le contenu de sa main. Elle prit encore une gorgée, la chaleur de l'alcool inondait sa gorge. Elle porta les comprimés à sa bouche quand elle entendit frapper à la porte. Les coups se faisaient de plus en plus insistants, ce qui la ramena à cette dure réalité. Elle n'arriverait pas à sombrer dans un sommeil éternel aujourd'hui. Elle se leva, sa tête était lourde, ses oreilles sonnaient, la pièce tournait autour d'elle. Elle avançait doucement en frottant les murs de la maison. Elle passa devant le miroir

de l'entrée. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas regardée ?

Elle avait une mine épouvantable, elle se passa les mains dans les cheveux pour les arranger un peu mieux et s'essuya les yeux avec le revers de sa manche. Elle sentait l'alcool à plein nez, sa bouche était pâteuse et son cœur s'affolait par moments. Elle déverrouilla la porte d'entrée et fut aveuglée par cette luminosité. Elle regardait la personne qui se trouvait devant elle, tel un ange qui lui apparaissait. Était-ce un rêve ? Se trouvait-elle bien là ou était-ce les effets de l'alcool qui lui provoquaient des hallucinations ?

Une main tendue, elle songea que sa vie pouvait peut-être encore s'améliorer. Aujourd'hui serait peut-être un nouveau jour, une sorte de renaissance.

Chapitre 1

Berlou, 1952

La vie à Berlou pouvait parfois sembler ennuyeuse, rien d'excitant ne se passait. Anaïs adorait son village, sa rivière, ses vignes, mais ce qu'elle souhaitait par-dessus tout était de connaître cette vie citadine qui lui manquait tant, ici. L'idée de quitter son village pour ses études la réjouissait. Restait encore à convaincre son père Jean-Paul, ce qui n'allait pas être une mince affaire. Les rares fois où elle avait essayé de lui parler d'un quelconque départ, cela s'était terminé par une dispute. Il ne voyait pas l'intérêt à ce qu'une femme travaille, pour lui, elles étaient bien mieux à la maison auprès de leur famille. Constamment en conflit avec lui, elle avait pour habitude de trouver refuge sous les énormes oliviers sur les hauteurs du domaine. De là-haut, elle avait une vue imprenable sur l'ensemble du village, elle pouvait apercevoir le clocher de l'église, cette église si atypique avec sa pendule démesurée fixée sur sa façade. Elle appréciait aussi écouter le chant des cigales agrippées aux arbres. La solitude, elle y était habituée depuis son plus jeune âge, elle n'avait jamais connu la gaîté d'avoir des frères et sœurs mais elle avait toujours pu compter sur ses deux amis Alexandre et Marie.

Sa mère, Isabelle, n'avait pas la même opinion que son père, elle encourageait sa fille à poursuivre ses études pour qu'elle puisse réaliser son rêve et veillait à ce qu'elle ait toutes ses chances d'y parvenir. Elle aurait aimé être entourée d'une mère dans sa jeunesse, peut-être que les choses auraient été différentes pour elle. Lorsqu'elle repensait au passé et à la vie qu'elle menait aujourd'hui, elle avait des remords. Plus jeune, son père l'avait envoyée dans un couvent afin qu'elle puisse mener sa grossesse loin des regards, mettre au monde son enfant qui avait été conçu hors mariage, puis elle avait été contrainte de l'abandonner. Son plus grand regret était de ne pas être retournée le chercher. Aujourd'hui encore, il lui arrivait de penser à son fils qu'elle avait baptisé Sylvain, comme son premier amour. Cet homme marié dont elle était tombée éperdument amoureuse et qui lui avait valu la plus grande correction de sa vie lorsque son père l'avait découvert. Cette partie de sa vie, elle la gardait pour elle-même, Jean-Paul ignorait par où elle était passée. Elle avait par la suite hérité des terres de son père après son décès, qu'elle avait partagées avec sa sœur, et c'est comme cela que Jean-Paul était entré dans sa vie. Il s'était présenté chez elle dans le but de lui acheter quelques parcelles et était tombé sous son charme, enfin sous le

charme de ce qu'elle possédait. Isabelle avait déjà trente-deux ans, elle était considérée comme une vieille fille alors elle s'était facilement laissé convaincre de l'épouser. Peu de temps après, elle avait appris que l'épouse de Sylvain était morte en couches. Sylvain était enfin libre mais plus elle. Anaïs était arrivée presque deux ans après son mariage, l'âge y était pour beaucoup mais elle s'estimait heureuse d'avoir eu la chance de pouvoir enfanter de nouveau. Elle avait lu de la déception dans le regard de son époux quand il avait appris que le nourrisson était une fille, sachant qu'il n'y aurait peut-être pas d'autres enfants derrière.

Isabelle avait inscrit sa fille à l'institut de formation aux métiers de la santé de Béziers avec l'aide de Mme Ferra, son ancien professeur. Anaïs n'avait pas encore eu de réponse et croisait les doigts pour que celle-ci arrive vite. À seulement vingt-ans elle savait ce qu'elle voulait faire de sa vie, qu'elle voulait différente de celle de sa mère, car au fond elle savait bien que sa mère n'était pas complètement satisfaite de la sienne.

— Anaïs, tu m'écoutes ? lui dit sa mère.

— Oui, pardon j'étais ailleurs.

— J'avais compris. Tu penses encore à cette réponse ?

— Oui, tu ne trouves pas que ça fait long ?

— Un peu mais je suis confiante. Tu réussiras à entrer dans cette école, je ne me fais pas de soucis pour cela. Tu as travaillé dur et tu seras récompensée.

— J'espère que tu dis vrai ! Comment allons-nous faire pour papa ?

— Ne t'en fais pas, le moment venu nous lui parlerons ensemble. J'étais en train de t'apprendre ce que Mme Cano a raconté à toutes les femmes du village.

— Cela concerne qui, cette fois-ci ? protesta Anaïs.

— Martine, la fille du boulanger.

— Martine, qu'a-t-elle encore fait ?

— Elle a été surprise en compagnie de Bertrand dans l'arrière-boutique dans une position très embarrassante. C'est le père de Bertrand qui, en allant chercher un paquet de farine pour Mme Cano, les a découverts tous les deux. D'après Mme Cano, ils ne faisaient pas l'inventaire des produits alimentaires. Le père de Bertrand a demandé à Martine de sortir par la porte de l'arrière-boutique pour ne pas être vue et aurait jeté un regard noir à son fils. Mais, tu connais cette chère Mme Cano, elle est toujours assoiffée de ragots. D'après Mme Deschamps qui se trouvait également dans l'épicerie, celle-ci n'a pas pu s'empêcher de tendre l'oreille et de se rapprocher de la porte pour jeter un œil à l'intérieur de la pièce.

— Ils auraient pu se choisir un lieu plus discret pour se bécoter, répondit Anaïs.

— Ils sont encore jeunes, ils n'ont pas réfléchi aux conséquences. Tu te

rappelles l'année dernière, elle avait été surprise seule rodant à la tombée de la nuit pas très loin de l'épicerie. On sait désormais pourquoi elle se trouvait là.

Ainsi, Martine était devenue, en quelques minutes, la dévergondée du village grâce à Mme Cano. Ce qui lui avait valu une punition exemplaire. Son père, agacé par les agissements de sa fille, l'avait envoyée chez une tante dans l'Aude.

Anaïs partit chercher son livre, un roman que son institutrice lui avait offert il y a quelques mois et qu'elle ne se lassait pas de lire. Mme Ferra, c'est ainsi que ses élèves l'appelaient. Elle était de taille moyenne, assez fine, portait des lunettes qui ne mettaient pas vraiment son visage en valeur et ses cheveux étaient toujours relevés en chignon, ce qui lui donnait un air assez strict. Pourtant, c'était une personne adorable et très intéressante. Anaïs se demandait assez souvent pourquoi elle ne s'était jamais mariée. Proche de la retraite, elle avait de la peine pour elle. Que ferait-elle après ? C'était une vieille fille qui avait consacré sa vie à ses élèves. Anaïs l'aimait beaucoup et c'était d'ailleurs réciproque puisqu'elle l'avait autorisée à l'appeler Anna lorsqu'elles se voyaient à la bibliothèque. Elles avaient pour habitude de discuter de lecture et d'écrivains connus. Mme Ferra avait vu juste, elle avait choisi une histoire d'amour comme elle les aimait. Mais ça, c'était avant, avant que son cœur soit brisé !

Le lendemain, Anaïs partit tôt de la maison avec sa bicyclette au village. La journée s'annonçait magnifique, le facteur n'allait pas tarder à commencer sa tournée et elle espérait bien qu'il ait une lettre à lui remettre. Elle longea les vignes et, comme à son habitude, elle prit le temps de tout admirer autour d'elle. Les fleurs sauvages au bord des chemins, les coquelicots par centaines qui avaient envahi les champs. Elle aimait ce contraste entre le rouge de ces fleurs et le vert des champs, elle regrettait de ne pas savoir dessiner car c'est exactement ce genre de paysage qu'elle aurait peint. Ce paysage qui lui rappelait sans cesse d'où elle était originaire, de ce petit village dans le sud de la France de 140 habitants. Au loin, elle fit signe à son père et le vit lever le bras en retour. Ce petit courant d'air bien agréable qui s'engouffrait sous sa robe la rendait vivante et libre. Elle pédalait aussi vite qu'elle pouvait pour ne pas manquer le facteur. Elle traversa la rue de l'abreuvoir puis la rue de l'église, elle avait toujours été impressionnée par l'architecture des maisons de son village. Les anciens avaient beaucoup de mérite, ils avaient construit ces habitations de leurs mains, pierre par pierre, et c'est ce qui faisait leur charme. Au loin, elle aperçut M. Martin qui se dirigeait vers sa mobylette, toujours ponctuel, il distribuait le courrier depuis plus de quinze ans et prenait toujours le temps de discuter un peu avec les habitants sans trop se mettre en retard.

— Bonjour M. Martin. Avez-vous quelque chose pour moi aujourd'hui ?

— Bonjour Anaïs, oui justement ! Je comptais me rendre chez toi depuis le temps que tu attends cette lettre.

Il glissa la main dans sa sacoche et sortit un paquet d'enveloppes. Il les parcourut une à une et lui tendit la sienne.

— Tiens, la voici !

— Merci !

— Tu me diras si tu as été prise.

— Oui, je vous dirai ça, mais surtout ne répétez rien car mon père n'est pas encore au courant !

— C'est promis, je ne tarde pas ! J'ai pas mal de travail aujourd'hui, à bientôt Anaïs.

— Au revoir, M. Martin.

Il grimpa sur sa mobylette, retira la béquille et s'élança jusqu'à la prochaine rue. Anaïs tenait fermement l'enveloppe, ses mains tremblaient, elle prenait soudain conscience que sa vie allait peut-être prendre une autre direction à partir de maintenant. Elle ne pouvait pas attendre une minute de plus, elle déchira l'enveloppe et découvrit une réponse favorable pour une entrée en école en septembre. Son cœur s'emplit de joie, sa tête se mit à tourner tant l'émotion était forte. Elle n'y croyait pas, son rêve allait peut-être enfin se réaliser. Elle monta sur sa bicyclette et reprit le chemin du domaine, il fallait qu'elle l'annonce à sa mère au plus vite. Anaïs habitait une jolie bâtisse en pierre qui appartenait à sa famille depuis plusieurs générations. L'aile gauche n'était pas habitée, elle possédait une cave, son père avait aménagé l'étage en bureau et c'est là aussi qu'il organisait ses ventes et dégustations. Ses murs épais permettaient de garder la fraîcheur à l'intérieur, ce qui n'était pas négligeable, surtout quand l'été arrivait. Devant le portail du domaine, elle lâcha sa bicyclette et courut jusqu'à l'étendoir où sa mère se tenait avec la corbeille de linge mouillé. Quand Isabelle apprit la nouvelle, elle fit tomber la corbeille à terre pour prendre sa fille dans ses bras. Il était temps pour elles de parler à Jean-Paul, elles convinrent d'attendre la fin de la semaine. Il serait de bonne humeur la veille d'un weekend, Isabelle lui préparerait son plat préféré, un civet de sanglier que Marcel, un bon ami de la famille, apportait régulièrement à son retour de chasse. Il faut dire qu'Isabelle cuisinait à merveille et elle souhaitait mettre toutes les chances de leur côté.

Anaïs attendit donc trois longs jours, ainsi elle put réfléchir à la façon dont elle aborderait son père. Sa mère ne serait pas loin d'elle pour la soutenir et intervenir en cas de besoin. Jean-Paul était assis dans son fauteuil, la pipe à la bouche et un verre de vin rouge à la main. Il se détendait après la dernière dure journée de la semaine. Anaïs observait ses moindres faits et gestes. Était-il de

bonne humeur ? Il avait souvent l'humeur changeante, il pouvait entrer dans des colères excessives certaines fois et d'autres fois il savait être plus tendre. Ses mains étaient moites, elle redoutait cette conversation. À présent qu'elle était acceptée, elle devait faire tout son possible pour le convaincre de la laisser partir. Les places étaient chères et peu de candidates étaient prises. La lettre de recommandation de Mme Ferra avait dû faire toute la différence, ainsi que ses bulletins de notes qui relevaient du parfait. Encouragée par sa mère, elle s'avança dans la pièce qui était déjà bien envahie par la fumée, ce qui ne tarda pas à lui déclencher une quinte de toux. Jean-Paul tourna la tête en sa direction et la regarda en ricanant.

— Papa ! Pouvons-nous discuter tous les deux ?

— De quoi veux-tu discuter ?

— Des études que je projette de faire.

— Noundidiou ! J'ai travaillé toute la journée, je suis fatigué. Tu pourrais avoir pitié de moi ! Je pense que tout a été dit la dernière fois alors laisse-moi donc savourer mon vin tranquillement ! Je n'ai pas envie de me disputer aujourd'hui.

— Mais...

Voyant le visage défait de sa fille, il lui fit signe de poursuivre.

— Tu sais que ce que je désire plus que tout est de poursuivre mes études. Mes résultats ont montré que je suis tout à fait capable de continuer quelques années de plus. Mme Ferra pense que je suis tout à fait apte à réussir les études de sage-femme. Papa, cela fait un an que j'ai terminé le lycée, je ne veux pas perdre plus de temps. Une fois que je serai diplômée, je pourrai revenir travailler à Berlou. Le médecin le plus proche de notre village se trouve à une dizaine de kilomètres et intervient sur plusieurs communes. Une sage-femme serait donc très utile, ici.

— Mme Ferra ! lui dit son père. Que connaît-elle de la ville ? Elle a résidé toute sa vie à Berlou, elle ne sait rien sur les dangers de la grande ville. Ainsi, elle voudrait que je laisse mon unique enfant partir loin de moi, seule en plus. J'irai m'entretenir avec elle dès que je pourrai, je commence à en avoir marre des idées qu'elle te met dans la tête. Et puis, pourquoi t'entêtes-tu à vouloir travailler ?

— Parce que c'est la vie que j'ai choisie. Je ne veux pas être une femme dépendante financièrement d'un homme, ce n'est pas dans mon caractère. Tu sais comment je suis, papa. Je ne t'apprends rien de nouveau, s'exclama-t-elle avec insistance.

— Justement, je sais comme tu es et je suis certain qu'une fois là-bas, tu te laisseras influencer par des personnes malveillantes au lieu de te concentrer sur